

La vida loca, de Christian Poveda

Djemila Zeneidi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/2157>

DOI : [10.4000/gc.2157](https://doi.org/10.4000/gc.2157)

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2009

Pagination : 139-140

ISBN : 978-2-296-10342-9

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Djemila Zeneidi, « *La vida loca*, de Christian Poveda », *Géographie et cultures* [En ligne], 71 | 2009, mis en ligne le 22 avril 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/2157> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.2157>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

La vida loca, de Christian Poveda¹

Djemila Zeneidi

- ¹ *La vida loca* (la vie folle) est le titre d'un documentaire sorti en France le 30 septembre 2008, c'est aussi la formule que les membres des *Maras*, ces gangs d'Amérique centrale, utilisent pour parler de leur vie. Cette vie folle est filmée par le journaliste Christian Poveda assassiné par les gangs avant la sortie du film. L'auteur a voulu donner à voir le quotidien des gangs du Salvador qui font de ce pays le plus violent au monde avec 10 homicides par jour.
- ² Filmées dans les banlieues et quartiers populaires de San Salvador, les *Maras* sont des gangs de rue ultra-violents qui vivent du trafic de drogue, du racket et du proxénétisme. Elles doivent leurs noms à la *marabunta*, une fourmi agressive. Nées dans les rues de Los Angeles, comme groupes d'autodéfense d'immigrants d'Amérique centrale, ces bandes ont évolué vers la criminalité prenant progressivement de l'ampleur jusqu'à essaimer dans d'autres villes des États-Unis ou du Canada sous l'effet d'une forme de globalisation de la marge. Leur arrivée en Amérique centrale a pour origine l'expulsion massive des *Pandilleros* (membres des bandes) vers leur pays d'origine. Ils apportent avec eux une culture de gangs différente de la culture locale, des codes comportementaux appris dans les rues et les prisons américaines. Leur prestige a grandi sur fond de désaffiliation sociale et de restes de la guerre civile². Ils entraînent alors dans leur sillage des milliers de jeunes en perte de repères. Deux bandes sont les plus importantes la *Mara salvatrucha 13* (salvadorien éveillé) et la *Mara 18* (du nom d'une rue de Los Angeles). C'est dans la seconde que l'auteur du film a mené son enquête. Christian Poveda a réussi à s'intégrer dans ce milieu difficile à la manière d'un anthropologue.
- ³ L'intérêt de ce film réside dans cette mise à distance d'une vision stéréotypée des *Maras*. Le spectateur est au plus près des émotions, des désirs des individus, de leurs souffrances, de leurs espoirs également. On les voit soucieux des relations familiales, de leurs enfants, de leur apparence physique, fêtant leurs anniversaires, pleurant leurs morts. Un des faits les plus frappants dans ce film est l'omniprésence de la violence et en particulier des décès. Le documentaire en est rythmé. Il s'agit de morts violentes qui ont peu de sens et sont souvent motivées par la présence sur le territoire des

adversaires. L'espace offre une clé de compréhension essentielle du vécu des membres des gangs. Rues, maisons, prisons, terrains vagues, centres d'internement pour mineurs, autant de lieux dont les membres des gangs sont captifs.

- 4 Christina Poveda dévoile une géographie de l'enfermement et de la marge matérialisée sur les corps sous la forme de tatouages chargés de significations. Une larme tatouée par exemple dans le coin de l'œil représente le premier homicide. Les tatouages signent l'appartenance au groupe, mais aussi l'arrêt de mort des individus car ils font d'eux des cibles vivantes de la bande adverse. Les marques corporelles, notamment lorsqu'elles ornent le visage, sont aussi montrées comme une entrave à la réinsertion.
 - 5 L'espoir est faible dans ce film. Il semble difficile de sortir de cette spirale de la violence qui n'a aucun contenu politique. Le documentaire montre toutefois des issues possibles de cet enfer comme le projet de boulangerie montée par une ONG dont les employés sont les membres des *Maras*. Mais la route de la réinsertion est pavée d'obstacles. L'auteur quant à lui, croyait en une intervention du gouvernement pour obtenir une trêve entre les bandes. Est-ce cette démarche auprès des autorités qui lui a coûté la vie ? Difficile de le savoir. Reste l'impression que son assassinat fait de lui un personnage du documentaire, un membre de *Maras*, partageant le même destin tragique que ceux qu'il a filmés pendant des mois.
-

NOTES

1. Documentaire, 2009

2. De 1980 à 1992, le Salvador a connu une guerre civile opposant les partisans de l'extrême-droite de l'*Arena (Alianza Republicana Nacionalista)* et les guérilleros marxistes du FMLN (*Frente Farabundo Martí de Liberación*).

AUTEUR

DJEMILA ZENEIDI

UMR ADES 5185 CNRS, Bordeaux